



FICHE THÉMATIQUE

# LES JOURNÉES D'OCTOBRE 1789 : MÉMOIRE DE MADAME LA DUCHESSE DE TOURZEL

*Mémoire de madame la duchesse de Tourzel, gouvernante des enfants de France, Paris, Mercure de France, « Le temps retrouvé », 1969 ; p.26-29*



*La terrible nuit du 5 au 6 octobre 1789*

Personnes représentées : Marie-Joseph-Yves-Gilbert du Motier, marquis de La Fayette, Louis XVI, Louis-Charles de France, dit Louis XVII, Marie-Antoinette, Jérôme Pétion de Villeneuve

1789 -1792 - Estampe

INV.GRAV 5309

©château de Versailles



L'appartement du Roi n'était par encore forcé. Les gardes du corps convinrent entre eux de défendre l'une après l'autre chaque pièce de l'appartement, où seul se trouverait, tous les autres se relevant successivement, jusqu'à celle où se tenait la famille royale ; et ils attendirent, avec le plus grand courage, la mort, qu'ils ne croyaient pas pouvoir éviter. M. de la Fayette, que sa négligence avait mis dans la plus affreuse position, fit dans cette occasion les plus grands efforts pour engager la garde nationale à défendre le Roi et à sauver les gardes du corps. Les grenadiers le promirent, et frappèrent en conséquence à la porte de la salle de ces derniers, en criant qu'ils venaient comme amis pour les défendre et sauver le Roi.

M. de Chavannes, brigadier des gardes du corps, dit alors à ses camarades : « Mes ami, il faut que l'un de nous se présente à eux pour voir s'ils disent la vérité ; ce sera moi. Retirez-vous tous pour défendre les autres pièces, si nous n'avons rien de bon à en attendre. » C'était un homme de la plus haute stature et de la plus belle figure. Il leur ouvre la porte, enfonçant fièrement son chapeau sur sa tête et leur disant : « Venez-vous nous assassiner, ou défendre avec nous votre Roi ? » Ils se mirent à crier : « Vive le Roi ! nous venons le défendre et vous aussi. »

Le Roi, profondément affligé de voir ses gardes égorgés par cette multitude de brigands qui remplissait les cours du château, ouvrit ses fenêtres et se présenta sur son balcon pour demander au peuple de leur sauver la vie. Les gardes du corps, qui étaient en ce moment auprès du Roi, jetèrent leurs bandoulières pour apaiser leur fureur, et crièrent : « Vive la nation ! » Cette démarche du Roi amollit le cœur de ces tigres ; ils embrassèrent ceux qu'ils allaient égorger, et invitèrent à descendre ceux qui étaient auprès de Sa Majesté, pour partager leurs caresses.

La famille royale se rendit chez le Roi, ainsi que les personnes qui habitaient le château ; chacun était consterné par ce qui se passait, et dans la plus grande inquiétude des suites de cette catastrophe.

La Reine, toujours grande dans le malheur, cherchait à rassurer ceux qu'elle voyait effrayés.

Pendant ce temps, l'Assemblée, au lieu de s'occuper des dangers que couraient le Roi et sa famille, se bornait à décréter qu'il en serait inséparable pendant toute la session actuelle.

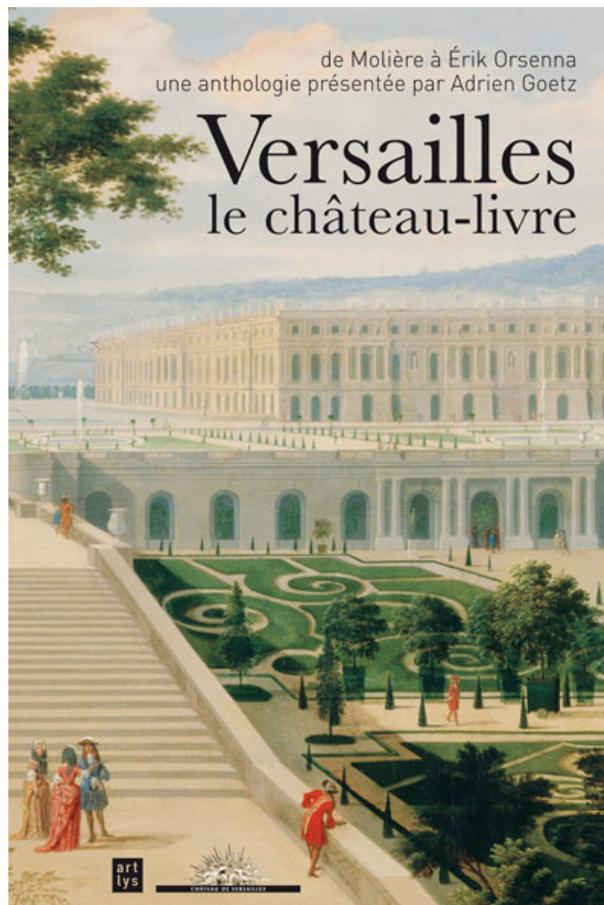
Le peuple cependant perdait pas de vue le but de son entreprise. Il demandait à grands cris que le Roi vînt fixer son séjour à Paris, et M. de la Fayette envoyait avis sur avis pour l'y déterminer. Le Roi, effrayé de tout ce qui se passait, pressé et sollicité de toutes parts, se rendit enfin ; et, malgré sa répugnance de s'établir dans cette ville, il donna sa parole de partir à midi. Cette promesse lui attira les acclamations du peuple, et bientôt les coups de canon et les feux roulant de la mousqueterie y répondirent. Le Roi parut une seconde fois sur son balcon pour confirmer sa promesse, et l'ivresse de cette multitude fut à son comble. On s'empara des gardes du corps que l'on avait arrachés à la mort, et on leur fit prendre des bonnets de grenadiers. Ces braves gens consentirent à se mêler avec eux pour servir d'escorte à la malheureuse famille royale, et j'en remarquai plusieurs suivant à pied la voiture du Roi, plus touchés du malheur de ce prince que de leur situation.

Les poissardes étaient toujours en grand nombre dans les cours du château, chantant, dansant et faisant éclater les transports de la joie la plus bruyante et la plus indécente. La cour de marbre, sur laquelle donnaient les fenêtres de l'appartement du Roi, était remplie de ces femmes, qui enivrées de leur succès, demandèrent à voir la Reine. Cette princesse parut sur le balcon, tenant la main Mgr le Dauphin et Madame. Toute cette multitude, la regardant avec fureur, s'écria : « Faites retirer les enfants. » La Reine les fit rentrer et se montra seule. Cet air de grandeur et de courage héroïque à la vue d'un danger qui fit tressaillir tout le monde imposa tellement à cette multitude, qu'elle abandonna à l'instant ses sinistres projets, et pénétrée d'admiration, elle s'écria : « Vive la Reine ! ».



On remarqua, comme chose singulière, que toutes les poissardes avaient le teint blanc, de belles dents, et portaient un linge plus fin qu'elles n'ont coutume d'en porter : ce qui prouve évidemment qu'il y avait parmi elles beaucoup de personnes payées pour jouer un rôle dans cette horrible journée.

Le Roi monta en voiture à une heure et demie, quittant à regret le palais qu'il ne devait plus revoir. Il était dans le fond de la voiture, avec la Reine et Madame, sa fille. J'étais sur le devant, tenant sur mes genoux Mgr le Dauphin, et Madame était à côté de ce prince. Monsieur et Madame Elisabeth étaient aux portières ; M. de la Fayette, commandant de la garde nationale de Paris, et M. d'Estaing, de celle de Versailles (qui, au lieu de défendre son Roi, l'avaient livré si lâchement aux brigands qui étaient venus l'attaquer), étaient tous deux à cheval aux portières de Leurs Majestés. Quel contraste entre leur conduite et celle de leurs ancêtres ! Quelles eussent été la douleur et l'indignation de ces deniers, s'ils eussent pu prévoir que leurs descendants, au lieu de les imiter, s'aviliraient un jour au point de livrer leur Roi à une multitude révoltée, qui les obligerait de suivre servilement sa volonté et ses caprices !



Texte et commentaires extraits du livre  
*Versailles le château-livre*,  
une anthologie présentée par Adrian Goetz  
Editions Artlys, Paris, 2011  
le Luxembourg.

**Les journées révolutionnaires de 5 et 6 octobre scellèrent le destin de la famille royale. De la fameuse marche des Parisiennes, venues réclamer du pain, au départ définitif de Versailles, Louis Elisabeth de Croÿ de Tourzel (1749-1832) donne un récit minutieux. Marie-Antoinette ne s'y était pas trompée quand elle lui avait confié la charge de gouvernante des Enfants de France, à la suite du départ de Mme de Polignac en exil : « Madame, j'avais confié mes enfants à l'amitié, aujourd'hui, je les confie à la vertu. » La duchesse qui fut de tous les épisodes de la chute de la royauté – la fuite de Varenne, la prise des Tuileries, la prison du Temple, les massacre de septembre – rédigea, sous la Restauration, ses mémoires, qui vont de juillet 1789 à la fin de 1795 et furent publiés à la fin du XIXe siècle.**